

Henri Raczymow

D'un écrit vain



EdB

ÉDITIONS DES BUSCLATS

D'un écrit vain

Les éditions des Busclats se proposent de publier des écrivains reconnus à qui elles demandent de faire *un pas de côté*. D'écrire en marge de leur œuvre, un texte court – récit, essai, nouvelles, lettres... – qui sera, selon leur cœur, une fantaisie, un coin de leur jardin secret, un voyage inattendu dans leur imaginaire. Cependant les éditions des Busclats ne s'interdisent pas d'ouvrir leurs pages à des inédits de grands écrivains disparus, ni de se laisser séduire par des textes d'écrivains inconnus et prometteurs.

www.editionsdesbusclats.com

© Éditions des Busclats

ISBN 978-2-36166-069-7

Conception graphique :

Benoît Gillain

La direction n'est pas responsable
des textes non sollicités

Henri Raczymow

D'un écrit vain



ÉDITIONS DES BUSCLATS

DU MÊME AUTEUR

- La Saisie*, récit, Gallimard, 1973, Prix Fénéon.
- Contes d'exil et d'oubli*, Gallimard, coll. « Le Chemin », 1979.
- Rivières d'exil*, récit, Gallimard, 1981.
- « *On ne part pas* », roman, Gallimard, coll. « Le Chemin », 1983.
- Un cri sans voix*, roman, Gallimard, 1985.
- Maurice Sachs*, biographie, Gallimard, 1988.
- Le Cygne de Proust*, essai, Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 1989.
- Bloom & Bloch*, roman, Gallimard, 1993.
- La Mort du Grand Écrivain. Essai sur la fin de la Littérature*, essai, Stock, 1994.
- Quartier libre*, récit, Gallimard, coll. « Haute enfance », 1995.
- Pauvre Bouilbet*, essai, Gallimard, 1998.
- L'Homme qui tua René Bousquet*, essai, Stock, 2001.
- Le Cygne invisible*, récit, Melville/Leo Scheer, 2004.
- Reliques*, Gallimard, coll. « Haute enfance », 2005.
- Dix jours « polonais »*, récit, Gallimard, 2007.
- Te parler encore*, récit, Le Seuil, 2008.
- Eretz*, récit (avec des notes par Anne Amzallag), Gallimard, 2010.
- Heinz*, récit, Gallimard, 2011.
- Points de chute*, Gallimard, coll. « Haute enfance », 2012.
- « *Notre cher Marcel est mort ce soir* », roman, Denoël, 2013 ; réédition Arléa-Poche, 2014.
- Un garçon flou*, roman, Gallimard, 2014.
- Mélancolie d'Emmanuel Berl*, essai, Gallimard, 2015.

Avant-dire

À Marie-Claude.Char, Michèle.Gazier

Samedi 24 octobre 2015, 9h23

Chères Marie-Claude & Michèle,

Je viens de lire avec grand plaisir le livre d'Annie Ernaux ; curieux livre, curieux plaisir de lecteur puisqu'il s'agit d'une sorte de squelette ou mieux de radiographie d'un corps dont la chair serait ailleurs : les autres livres du même auteur. Et comme je suis fan d'AE, alors évidemment ce texte-là qui témoigne pour ses autres textes est pour moi passionnant.

Or les livres qui touchent un écrivain suscitent chez lui une idée, même une petite idée, de celles qui s'immiscent derrière la tête, qui restent ou qui s'en vont, qui se révèlent parfois de fausses bonnes idées. Bref, ça m'a donné une idée, voilà.

À propos de la correspondance que j'ai conservée depuis la fin des années 70 jusqu'à ces dernières années, où j'ai arrêté de la conserver, à cause des courriels qui ne me semblent pas le mériter (mon avis personnel).

Il s'agirait pour moi de revisiter cette correspondance, non pas la reproduire certes, mais de la commenter sous la forme d'un journal. Ainsi deux séries

temporelles seraient mises en regard : la chronologie de la correspondance et la chronologie du journal-commentaire (comme le Journal des *Faux-Monnayeurs...*)

Bon, c'est une idée... Je vais voir dans les prochaines semaines si elle est « bonne » ; et ferai ce livre (qui serait pour le coup un vrai pas de côté, une vraie écriture en marge de mes autres livres) dans le courant 2016.

Voilà ce que je voulais vous dire. Merci de m'avoir permis de vous le dire.

Bon weekend,

amitié,

Henri Raczymow

*

À moi

Samedi 24 octobre 2015, 9h52

Cher Henri

Merci de votre réaction si spontanée suscitée par notre rencontre.

C'est une belle idée que vous nous proposez et je vous laisse le temps de l'approfondir et de savoir si elle « tient ».

Quand vous le souhaitez, nous en reparlerons.

À bientôt Henri
Amitié
Marie Claude

*

À moi

Vendredi 30 octobre 2015,
Oui, juste me réjouir de votre pas de côté aux éditions des Busclats
Et le plaisir de vous retrouver bien sûr
Avec mon amicale pensée,
Michèle

Que reste-t-il de tout cela ? Dites-le moi.

Charles Trenet (« Baisers volés »)

Du déchet de la lettre : la missive et tout écrit, dès lors qu'il est produit par l'écrivain, mais justement quand écrivain il ne l'est pas, ou guère, ou plus. Qu'en est-il de ce que produit l'écrivain qui ne soit pas directement son œuvre, son travail d'écrivain ? C'est-à-dire quand l'écrivain est comme Monsieur tout le monde, qu'il lui arrive, comme tout un chacun, d'écrire des choses hors littérature ? Par exemple des lettres. Qu'en est-il de cette lettre-là, vaine, infra-signifiante ? Destinée à terminer sa vie dans une corbeille, à disparaître. La lettre morte, telles ces lettres dont les destinataires ont disparu, et qui terminent leur existence au Bureau des lettres mortes, puis sont brûlées. *Bartleby* d'Herman Melville nous en a parlé, vers 1850, et avec quel talent et quelle émotion communicative. Titre de Melville : *Bartleby the Scrivener* : Bartleby le scribe, le copiste, le bureaucrate, le gratte-papier, le rond-de-cuir, l'employé aux écritures, mais pas vraiment, et même pas du tout l'écrivain... On a beaucoup

glosé, et à juste titre, sur le fameux *I would prefer not to*, et peu me semble-t-il sur l'ancien emploi du personnage : le Bureau des lettres-déchets... Bartleby, nous dit le texte, est « *subordinate clerk in the Dead Letter Office at Washington* ». Ce final, que je ne peux relire, sans frissonner : « Ah Bartleby ! ah l'humanité ! » Commisération ultime de Melville pour ces lettres que nous envoyons, ces lettres que nous sommes, qui nous représentent, qui nous délèguent. Et Melville lui-même fait ce rapprochement : « *Dead letters! does it not sound like dead men?* » D'où sans doute le sentiment de l'à quoi bon : J'aimerais mieux ne pas. Mais voilà : il y a Bartleby le scribe et Melville l'écrivain. Melville écrivant *Bartleby the Scrivener* écrit une lettre lui aussi. Il a cette insigne prétention d'être un écrivain et d'échapper *ipso facto* au lot commun. De croire (ou d'être certain) que sa lettre atteindra la bonne personne, aujourd'hui et demain. Qu'avec elle, il entrera dans l'éternité (pour autant que la Littérature soit éternelle). Melville, contrairement à son personnage, rompt avec le *I would prefer not to*. Il parie qu'écrire a un sens. Comme le parieur pascalien : en misant, il a tout à gagner et fort peu à perdre (rien de moins que la vie, une paille...). Il est Bartleby *the Writer*, et non *the Scrivener*... (Je me souviens que Bouvard et Pécuchet, revenus de tout, finissent

copistes, comme ils ont commencé d'ailleurs...) Mais Flaubert ne joue pas dans cette catégorie. Flaubert est ironique jusqu'à ce point où il est écrivain. Il accompagne ses « cloportes » tout au long, certes, mais il les regarde (comme une maman, sur la plage de Trouville, regarde ses enfants faire des châteaux de sable ou des « pâtés »). C'est un entomologiste que cela amuse, irrite, étonne, apitoie. Un marionnettiste. C'est Dieu le Père en somme. Il ne copie rien du tout, lui : il crée *ex nihilo*, il tire les ficelles.

*

Certes il y a la belle lettre de l'écrivain, qu'il adresse à un confrère, ou à un universitaire féru de son œuvre. Une belle lettre destinée éventuellement à être publiée. Une belle lettre qui relève des Belles-Lettres. Mais les autres écrits ? Ceux destinés à de la famille proche, des amis de tous les jours, des connaissances d'un temps éphémère ? Les lettres qu'il reçoit comme individu lambda, qui lui donnent des nouvelles des uns et des autres, qui cherchent à en obtenir de lui, de ses proches ?

Or on sait que l'écrivain est capable de faire feu de tout bois, de mettre à profit, pour son livre, tout écrit qui lui tombe sous les yeux et déclenche cette possibilité d'insertion dans l'œuvre, tel quel,

ou transformé, ou modifié, ou inversé, ce qu'on voudra. Mais quand ce n'est pas le cas ? Parce que c'est décidément trop pauvre, ou insignifiant, ou sans intérêt d'aucune sorte, trop brutal. Pourquoi alors conserver des choses, fussent des écrits, qui n'ont pas d'intérêt ? Par superstition ? En raison des sentiments qu'on conserve envers la personne qui nous les a un jour, il y a longtemps peut-être, adressés ? Même si cette personne a disparu de notre vie, et peut-être même a perdu la vie... On ne veut pas, on n'ose pas la tuer une seconde fois. Et pendant des années, ces mots que l'on conserve, dont on sait bien qu'ils n'ont pas grande valeur – et aucune à la prétention littéraire –, on a de plus en plus scrupule à s'en débarrasser. Même lorsqu'on décide de procéder à un grand ménage, dans nos affaires, dans notre vie, de tourner des pages, de s'alléger, de faire place nette, page blanche, eh bien on ne s'y résout pourtant pas. C'est qu'ils sont le tissu même de nos vies et voilà, on a malgré tout un peu de pitié envers soi-même. Alors on conserve quand même ces mots, ces papiers. Pour quel usage ? Aucun ! Par humanité sans doute. Nous sommes alors autant de Bartleby, scrupuleux à l'excès, compatissants, nous apitoyant sur le sort commun de l'humanité, et le nôtre à venir bien entendu ! L'écrivain est un homme (une femme) comme les autres. Même s'il

pense le contraire, même s'il aspire au contraire. C'est Sartre dans *Les Mots* qui parle d'extraterritorialité. Oui, sans doute, il aspire à la distinction. Il se croit plus « justifié » que les autres. Il joue au plus malin. Mais il n'ignore pas, au fond de lui, qu'il est de mauvaise foi. *Here Comes Everybody*, disait Joyce. Me voilà quant à moi, aujourd'hui, enfin, en état avancé d'*everybodysation*. Mais je l'ai toujours été.

Pourtant, contrairement à ce qui se passe dans le récit de Melville, j'ai bien reçu ces lettres. Ce ne sont pas (encore) des lettres mortes – *dead letters*. Elles ne sont pas encore *lettre morte*. Pas tout à fait. Elles conservent un tout petit peu, un tant soit peu, de leur sens, de leur performativité. Mais un tout petit peu seulement. Et de moins en moins au fil du temps. Que je ne les jette pas, que je ne les tienne pas (encore) pour des détritrus inutiles, vains, encombrants, insignifiants, atteste encore cette maigre efficience qui va s'amenuisant. Qui se sera définitivement évanouie quand et si je lègue ce paquet encombrant à ma progéniture. Ce serait, je le pressens, un cadeau empoisonné. Car ce serait à elle de se défaire du paquet. Ce paquet qui n'aura plus guère de sens pour elle. Qui ne sera qu'encombrement. Ce serait donc par lâcheté que j'aurai transmis ce legs inutile. À charge pour

elle, dans une sorte de vague remords, de jeter ces vieux papiers. Ce serait alors comme si elle portait atteinte à mon intégrité, comme si elle entamait mon corps, *post mortem*, me coupait un bras, fût-ce un bras mort, un bras déjà mort. À ma place. Au lieu que c'était à moi, uniquement à moi, de commettre ce geste anthume.

Ces lettres, aujourd'hui, pour moi, ont donc encore un peu de sens. Mais moins, tout est là, qu'elles en eurent jadis, du temps un peu lointain et révolu où je les ai reçues. Je dis : encore un peu. Car la déperdition de leur sens et de leur importance va grandissant. Et comme aussi l'homme qui les reçut et qui les contemple ici, les survole, en prélève un fragment. Tel Roland Barthes regardant une vieille photo de sa mère, photo de sa mère enfant, qui lui dit qu'elle va mourir, qu'elle est morte, et que lui-même va prendre ce chemin. Cette lettre-là, que j'ai sous les yeux, me dit la même chose. À cela, bien sûr, rien d'étonnant. Cette chose que me dit, aujourd'hui, cette lettre (ou cette photo, c'est égal), est plutôt triste, et même très triste. Ce que me dit cette lettre a peu de sens, je veux dire : un sens très faible, ténu, menu. C'est que la vie dont elle témoigne est révolue. Elle se conjugue à un temps composé (tel le plus-que-parfait), dont la grammaire nous dit qu'il exprime la modalité de l'*accompli*. Ce

qui en revanche sera de plus en plus lisible, c'est la mort qu'elle signe. Oui, cette lettre (cette photo retrouvée au fond d'une boîte) signe la mort. De la mort, cette lettre est la lettre. La lettre-déchet. La lettre vouée au déchet. Car de la lettre que je reçois et que je relis des décennies plus tard, tout contexte s'est effacé. Le mien, celui de mon correspondant et le nôtre : l'implicite de notre actualité commune. Il me faut être archéologue pour le reconstituer.

J'imagine donc un essai sur ce que j'appellerai le déchet de la lettre, ou plutôt sur la lettre comme déchet, ou encore sur la lettre-déchet. (J'aime cette proximité, en anglais, entre *letter* et *litter*, entre la lettre et le déchet.) Comme on dit : l'homme est l'être pour la mort (ou mieux : « l'être vers la mort »), c'est-à-dire que la pensée de la mort lui est consubstantielle, qu'il l'assume ou qu'il la fuie. Cette lettre dont je parle, la lettre ordinaire, *la lettre de famille* (comme on dit la photo de famille) a cette banale vocation. Comme notre vie, au fond. C'est bien triste, mais c'est ainsi. Pour les réclamations, qu'on s'adresse à Martin Heidegger. Ou à Herman Melville.

Mais il suffit : il est temps, je crois, d'entrer dans la chair des choses.